



**FANTAISIES POLITIQUES**

**VAINQUEURS ET VAINCUS**

Moins la poudre, le bruit du canon et l'éclat retentissant des armes, les luttes électorales ressemblent aux batailles. De part et d'autre, il existe des soldats, des chefs, une armée enfin, ayant sa discipline, ses mots de passe et son drapeau.

Avant d'en venir aux mains, des officiers spéciaux ont, par d'habiles reconnaissances, préparé le terrain, établi les positions, en un mot secondé la volonté, accompli les ordres du commandant en chef.

De même qu'un général renommé, le chef d'un parti mêle les conceptions savantes de la stratégie aux combinaisons habiles de la tactique; il emploie toutes les ressources de l'art et de l'expérience, surexcitant chez le partisan comme chez le soldat l'enthousiasme de l'idée, l'honneur, l'esprit de corps et par-dessus tout l'amour du pays, dont l'avenir et la prospérité dépendent du sort du parti.

Les préparatifs une fois faits, chaque corps d'armée entre en campagne et commence ses opérations. Les tirailleurs se déploient en longues lignes et cachent les mouvements des divisions ou des brigades, des escarmouches s'engagent de ci de là, mais sans avantage général.

Ces rencontres ont pour effet de faire plutôt briller l'habileté du chef et la bonne conduite des troupes que d'entamer sérieusement l'ennemi.

C'est ainsi que les réunions préliminaires des comités, les assemblées publiques, les harangues sur les *hustings* servent de préludes aux engagements électoraux.

Là, des officiers de tout grade et de tout corps poussent des reconnaissances et adressent leurs rapports au quartier-général.

Enfin le grand jour arrive, celui d'un engagement général; tout fait prévoir que l'affaire sera chaude, car chaque armée occupe d'excellentes positions, et chefs et soldats, pleins de confiance, sont animés d'une même ardeur.

Vers les neuf heures du matin, après un déjeuner substantiel comme il en faut pour assooir solidement son moral et reconforter son physique, la bataille s'engage sur toute la ligne.

Notre intention n'est point de raconter ici les péripéties de la lutte: chocs d'escadrons, formation de colonnes profondes, feux de mousqueterie, charges à la baïonnette, tonnerres des batteries dont les

boulets enlèvent des files entières, ou bien vomissent la mitraille, et couchent les hommes dans les carrés comme un faucheur l'herbe dans la prairie; non, rien de tout cela n'a lieu fort, heureusement, dans les combats électoraux. Notre description doit être prise au sens figuré, car en fait de victimes, s'il est des vaincus, il n'y a ni tués, ni blessés. Vainqueurs et vaincus se portent à merveille, et très-souvent, après la bataille, un grand nombre de soldats des deux camps trinquent ensemble du meilleur cœur au succès de la prochaine affaire.

On voit rarement pareille confraternité dans les armées régulières. Durant les campagnes de Crimée et d'Italie cependant, on assista à plusieurs banquets que se donnèrent réciproquement les officiers des deux armées en présence.

Ce qui différencie surtout les batailles électorales des engagements militaires, ce sont les explications après coup des pertes subies, des désastres survenus.

En campagne, le chef et le soldat, fraction minime d'une armée, éloignés du centre de l'action, font simplement leur devoir, c'est à dire qu'ils obéissent, combattent et tombent sans murmure, les yeux fixés sur le drapeau du régiment.

Si la victoire sourit à leur courage et récompense leur valeur, tous se réjouissent et se préparent pour le lendemain; si la fortune trompe leur espérance, que survienne un revers, ils s'excitent ou s'animent en pensant aux compagnons disparus qu'ils jurent de venger à la première occasion. De plus, les fatigues de la marche et de la bataille, les soins à donner à l'armement, à l'équipement, les exigences du service du camp, toutes ces occupations empêchent les hommes de connaître et surtout de discuter les pourquoi et les comment d'une défaite.

Dans les luttes électorales, au contraire, l'état de surexcitation des esprits, opposé au parfait équilibre du corps, la cessation du travail, l'abandon de tout souci immédiat, l'énorme durée qui sépare d'ordinaire un combat d'un autre, le dépit des uns, l'outrecuidance des autres, cherchent non pas seulement des palliatifs, mais trouvent partout des explications à l'insuccès, des causes imprévues de la défaite.

C'est au manque d'organisation qu'on rapporte tout d'abord la chance contraire. La *cabale* a manqué d'énergie, d'activité; les comités n'ont pas été assez nombreux; les électeurs se sont montrés indifférents; les voitures manquaient; la revision des listes s'est opérée sans discernement; le mauvais temps a fait manquer des réunions

sur lesquelles on comptait; enfin, la fatalité s'en est mêlée, car il demeure évident que le candidat malheureux devait triompher; chacun en est convaincu, et l'adversaire ne doit son succès qu'à la série de fautes commises par les partisans de son rival.

Seul ce dernier ne recherche aucune des causes de sa victoire; calme et souriant, fort de la légalité de son droit, il connaissait fort bien d'avance, assure-t-il, le résultat; et, chose accablante, personne ne peut lui contester la vérité de ses assertions.

Mais à ces assises de l'opinion publique, le condamné de la veille devient souvent le juge le lendemain.

Ce fait d'expérience doit suffire à la consolation et à l'espérance des vaincus comme au légitime orgueil des vainqueurs, par conséquent à la satisfaction de tous.

A. ACHINTE

**ECHOS DE PARTOUT**

Pour faire cesser toute incertitude sur la dénomination à donner au personnel affecté, dans les ports et sur les bâtiments de la flotte, au service des défenses sous-marines, le ministre de la marine française a décidé qu'à l'avenir la dénomination commune de *Torpilleurs* remplacerait celle de mineurs marins et d'électriciens, pour les officiers de tous grades, officiers-mariniens et marins qui, après avoir suivi le cours de Boyardville, auront été reconnus aptes à ce service.

**AMÉRIQUE.**—*Vitesse des chemins de fer.*—La plus grande vitesse possible dans les trains de chemins de fer a été atteinte sur la ligne de Jersey à Trenton, dans l'Etat de New-Jersey de l'Amérique du Nord.

La distance de 92 milles qui sépare ces deux villes a été franchie en 59 minutes par le train des journaux, dit *News paper's train*. La vitesse a dépassé 93 milles à l'heure; il n'y a eu qu'un arrêt d'une minute à Newark et un ralentissement à New-Brunswick. En partant de cette dernière station, le train a marché pendant 3 minutes à raison de 137 milles à l'heure.

Où la mode va-t-elle se nicher? Il paraît que cette année, aux bains de mer, le combat de l'élégance sera, pour les baigneurs, de posséder sa cabine en toute propriété.

La petite maison de bois sera capitonnée de cuir et de caoutchouc, avec natte et accessoires *ad hoc*. Le tout se démontant et s'emballant pour la plus grande commodité de la propriétaire.

La duchesse d'Edimbourg vient, paraît-il, de se faire construire une de ces cabines pour prendre les bains de mer à Livadia.

Cette cabine est en bois blanc verni, doublé de cuir blanc. Elle contient une toilette, des glaces et jusqu'à un petit calorifère, maintenant la température nécessaire à réchauffer doucement le corps, au sortir du bain.

On voit que le confort est poussé petit à petit, par la haute société, jusqu'à ses dernières limites.

On attend, à Paris, du 10 au 15 juillet, une jonque chinoise qui appartient à un des sujets du Fils du Ciel élevé en France, au lycée Louis-le-Grand et nommé Mieng.

Mieng est retourné, il y a quelques années, dans son pays, aussi civilisé que possible, et il a fait construire une jonque qui, à des formes extérieures religieusement chinoises, joint les qualités d'un navire européen fait pour supporter les gros temps à la mer, tout en ayant un assez faible tirant d'eau pour naviguer dans les fleuves.

Cette jonque, que son propriétaire a appelée le *Yang-tse-Kiang*, du nom du fleuve Bleu, vient directement de Shanghai. Les officiers que s'est adjoints son propriétaire sont européens, mais l'équipage est exclusivement chinois.

Le *Yang-tse-Kiang* obtiendra très-certainement un énorme succès de curiosité, avec son étrange équipage, ses formes bizarres, sa poupe surélevée, et l'immense dragon aux ailes déployées qui s'élance au-devant de la proue.

Il reste quatre ou cinq mois à Paris.

La grande duchesse Marie de Russie, sœur de l'empereur Alexandre, vient de quitter Florence pour retourner en Russie.

On raconte qu'à la veille même de son départ d'Italie, un des Russes les plus sympathiques à la France lui ayant demandé qu'elles étaient ses commissions pour Paris, la grande duchesse lui a répondu textuellement:

"Dites à Paris que je l'aime et l'aimerais toujours, et dites à la France qu'elle me trouvera toujours entre ses ennemis et elle."

Il faut rapprocher de cette manifestation de sympathies la fin du discours prononcé par le général Timaschef à l'ouverture de la conférence télégraphique internationale.

"Pendant le séjour que vous y ferez (en Russie), vous n'y trouverez ni les plaisirs mondains de Paris, ni les splendeurs artistiques de Rome, ni la vie animée et agréable de Vienne. Vous y trouverez, par contre, quelques sujets intéressants à étudier, quelques convictions satisfaisantes à emporter, celle-ci entre autres: que les sentiments patriotiques si hautement proclamés par S. M. l'empereur sont bien ceux en même temps de toute sa nation."

A propos de l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, dont la consécration vient d'avoir lieu d'une façon si solennelle, un journal de Paris s'écrie:

"Que d'événements importants se sont passés sur cette colline, seulement depuis le supplice de Saint Denis, date à laquelle elle entre violemment dans l'histoire!

"Que d'hommes fameux y ont paru pour prier et pour combattre!

"L'empereur de Germanie Othon II y a fait chanter un formidable *Alléluia*, qui s'entendit jusqu'à Notre-Dame épouvantée.

"Le pape Eugène III y a officié solennellement, saint Bernard lui servant de diacre.

"Charles VI, au lendemain du *ballot des sauvages*, où il faillit trouver la mort dans les flammes, s'y est rendu en pèlerinage avec toute sa cour

"Henri IV y a établi son quartier général, lors de son troisième siège de Paris.

"A ce même couvent, transformé et purifié, le régent et le jeune roi Louis XV sont venus maintes fois faire leurs dévotions.

"Mais, de tous ces événements, le plus... grave et celui qui devait avoir une portée infinie à travers le monde, ce fut le prononcément des vœux d'Ignace de Loyola et de François-Xavier, qui eut lieu dans l'église souterraine de la chapelle du Martyre.